

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Dépt. du Haut-Rhin

Golbéry, Marie Philippe Aimé

Mulhouse, 1828

Saint-Amarin, Wildenstein

[urn:nbn:de:bsz:31-341674](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341674)

SAINT-AMARIN, WILDENSTEIN.

La vallée de Saint-Amarin s'ouvre derrière Thann, qui en occupe l'entrée. D'abord les montagnes paraissent peu élevées : leurs pentes boisées sont assez rapprochées de la route ; mais bientôt elles s'arrondissent et se rehaussent, en laissant entre elles un plus vaste bassin. Enfin, la vue remonte de collines en collines jusqu'au sommet du Balon, tandis qu'à la gauche une chaîne dont les contours ne sont pas moins variés, sépare le canton de Masvaux et le cours de la Doller du pays de Saint-Amarin, qui est arrosé par la Thur. Des deux côtés de la rivière, des vallons reçoivent, au milieu de leurs pâturages, les hameaux de Mitzach, de Mollau, de Ranbach et d'autres encore, et les hauteurs du nord portent les habitations de Neuhausen, de Goldbach et de Geishausen. La vallée de Saint-Amarin a dans le voisinage de ce bourg un caractère tout particulier : elle offre, comme celle de Munster, le riant tableau de prairies émaillées de fleurs ; mais ses coteaux sont moins boisés, ils sont pour la plupart cultivés : on dirait que l'agriculture est sortie de ses bornes comme on voit s'échapper de leurs bords les eaux d'un lac quand une masse étrangère vient les comprimer et remplir leur lit. L'industrie s'est emparée du fond de la vallée de Saint-Amarin. Le Wässerling, palais magnifique, y étale sa vaste façade. De la terrasse de ce château l'œil suit la vallée, et se repose à droite sur un monticule en bosse de dromadaire qui semble fermer la vallée près de Felleringen ; à gauche on voit la grande route passer le pont d'Orbey, puis se recourber dans la petite vallée pour gagner, sur l'autre versant des Vosges, Saint-Maurice et la Lorraine. C'est autour de ce bassin si riant que les montagnes, au lieu des bois qui les tapissent ailleurs, ont reçu du travail de l'homme les bandes de culture qu'on ne voit ordinairement que dans les champs de la plaine. La coupe des montagnes elle-même a quelque chose de moins pittoresque que le dessin des sommets de la vallée de Munster ; et si celle de Saint-Amarin est généralement plus riche, si le fond peut le lui disputer en tableaux gracieux, du moins rien ici ne m'a paru surpasser la vue délicieuse dont on jouit du haut du Mœnchberg, rien surtout n'égale le contraste des noires forêts et des images gracieuses qu'elles emprisonnent au milieu des croupes bizarres et sévères dont elles garnissent les contours.

Le petit bourg de Saint-Amarin existait dès le 13.^e siècle : il en est question alors dans une charte de l'abbaye de Murbach, laquelle possédait toute cette vallée en vertu d'une donation de Charlemagne, dont le titre s'est perdu. Sous les Mérovingiens elle avait eu ses maîtres particuliers, avec l'approbation desquels S. Amarin s'établit dans un lieu appelé *Doroangus*, *Daroangus*, *Claroangus* ou *Cloarangus*, et que l'on croit être le lieu où est aujourd'hui la ville. Comme Wattwiller, la vallée de Saint-Amarin fut inféodée par les abbés aux Habsbourg, et cédée en sous-fief par ceux-ci aux Horbourg, et, comme ce bourg, elle fut résignée entre les mains de l'abbé. Nous avons vu à l'article *Thann*, que ce fut de Vogelbach, annexe de Saint-Amarin, que le concile de Bâle transféra dans ses murs le chapitre de Saint-Thiébaud. Du haut d'une colline qui domine la ville, on voit

Haut-Rhin.

22

encore les restes du vieux château de Friedburg, dont la tour existait au temps de Schœpflin, et se trouve aujourd'hui démolie : M. Grandjean, juge de paix, y a établi une maisonnette de jardin ; et cet antique fort des nobles de Saint-Amarin, feudataires de Murbach, est aujourd'hui un lieu de plaisance. L'abbé de Murbach en assiégea les possesseurs : Hartmann de Saint-Amarin le tenait alors. Par l'intervention de Frédéric de Ferrette il fut stipulé que pour un an ce château serait remis entre les mains de l'abbé, qui pourrait le détruire ou en disposer autrement, au bout de ce délai, s'il ne pardonnait à Hartmann. Il résulte de plusieurs chartes et des annales de Colmar, que la destruction de ce fort eut lieu en 1268 ; aussi l'appelle-t-on vieux château en 1287, dans une charte dans laquelle Guillaume et Jean Nordwind de Saint-Amarin cèdent leurs droits à l'abbaye. Sept ans après, Cunon de Saint-Amarin fit un semblable abandon, et l'on peut se convaincre, par une charte de 1275, que le château avait été immédiatement reconstruit par les abbés, qui, en 1399, le concédèrent en usufruit à Burcard et à Hartmuth de Landsperg. L'archiduc Léopold d'Autriche, pendant qu'il administrait Murbach, en fit souvent son séjour. Enfin, Friedburg devint la proie des flammes ; les Suédois y mirent le feu en 1637.

Le château qui porte le nom de Wässerling est aujourd'hui le chef-lieu de l'industrie, dont MM. Roman et Gros-Davilliers ont enrichi cette contrée : il a été bâti, au siècle dernier, par un abbé de Murbach, le prince de Lœwenstein. A côté de Saint-Amarin il y a un double rocher, séparé des montagnes dont il avoisine la base. L'une de ses plates-formes montre les faibles restes du vieux château de Stœrenburg : plus considérables il y a vingt ans, ces ruines ont été détruites par un homme qui les fit sauter pour en avoir les pierres. Le nom de Stœrenburg indique assez qu'il appartenait à la famille de Stœr, laquelle fournit à Murbach plusieurs abbés. A l'extinction de cette famille, dans la personne de Humbert de Stœr, ce domaine advint aux Landenberg avec d'autres fiefs de Murbach.

L'un des caractères particuliers de la vallée de Saint-Amarin est d'élever au sein même de ses prairies de grands monticules, qui forment des môles isolés, et dont les contours et les croupes présentent à chaque pas un nouvel aspect : tel est celui de Fellingingen, dont la double bosse ferme la vallée supérieure ; celui d'Odern, qui la divise encore, et enfin, au-delà du village de Gereuth, celui qui porte les restes de Wildenstein. La vallée se rétrécit beaucoup autour de ce formidable rocher. Du haut de la plate-forme on aperçoit la lisière des forêts de Lutembach, et, à l'opposite, les limites de la Lorraine, qui, sur ses sommités, réclame la banlieue de Ventron, voisine du lac de Gérardmer. Le tertre du château de Wildenstein est tellement escarpé, qu'on ne peut s'approcher sans effroi du bord de l'abyme : la route et le torrent y apparaissent comme deux lignes étroites, sur lesquelles on distingue à peine le mouvement des passagers. Un jour de l'année 1826, un renard, poursuivi par un chasseur, s'élança de ce roc escarpé, et le chien, ne pouvant retenir sa course, y tomba comme lui : le renard était rompu, et le chien, empalé sur un noisetier, expira malgré les soins qu'on lui prodiguait.

Quant aux restes du château, ils sont peu considérables, et cependant ils en attestent encore l'importance et l'étendue. La montée qui conduit au plateau est assez longue : en plusieurs endroits on remarque que le chemin a été taillé dans le roc; enfin, l'on arrive à un premier fossé, qu'autrefois l'on franchissait au moyen d'un pont-levis, et bientôt un autre pont-levis rejoignait l'extrémité de la voûte représentée par notre planche 34.^e, où cette galerie souterraine est vue de l'intérieur, c'est-à-dire du côté opposé à celui auquel le pont-levis venait aboutir; aujourd'hui il faut une échelle pour y parvenir. Taillée dans le roc, l'entrée du château formait un corridor long de plus de quatre-vingt-dix pieds; elle paraît avoir été défendue aussi par une porte dont on voit encore les rainures : près de là est la guérite de la garde, aussi creusée dans le roc. Tout cela suppose un travail immense, dont notre planche fournit une faible idée : elle n'a pu représenter un endroit de la voûte où l'on a ménagé, sur la gauche, une sortie vers les ouvrages avancés et vers la tour, qui, ayant été dessinée du côté opposé, montre ses débris à la droite du dessin. Les arbrisseaux, les fragmens de murs qui dominent l'ouverture, vont rejoindre, de l'autre côté, une colline de rochers qui entoure cette première place, laquelle, ainsi que l'entrée, regarde le fond de la vallée. Les montagnes qu'on aperçoit sur le dessin, sont celles dont le revers appartient à la Lorraine, et qui reçoivent à leur base le hameau de Wildenstein, à environ une demi-lieue du château. On vante beaucoup une cascade de soixante pieds, ornement de ce vallon, et qui peut plaire même à ceux qui ont visité la Suisse. La seconde plate-forme, plus vaste, était sans doute celle de la place d'armes : il y a encore des vestiges de bâtimens, et l'on y distingue les restes du chœur d'une chapelle. Non loin de là, des degrés taillés dans le roc conduisent à un plateau plus élevé encore : il sert pour ainsi dire de citadelle à cette forteresse, dont il forme la pointe orientale. D'ici la vue s'étend : comme d'un vaste panorama, on aperçoit tout l'horizon de la vallée. Les montagnes ne lui laissent pas un grand espace; mais ce que l'œil perd en éloignement, il le gagne en variété : les sommets et les côtes sont plus boisés qu'autour de Saint-Amarin; la verdure a des nuances diverses; les teintes sévères des éternels sapins se prononcent par groupes au milieu des feuilles dont la couleur printanière donne au paysage une fraîcheur délicieuse : dans les lieux élevés la neige tient encore quelques positions sur les sommets voisins, tandis que dans le fond les prairies sont parées des fleurs d'une autre saison.

En face de Wildenstein, et sur le coteau septentrional, on voit les batteries qui l'anéantirent quand les Lorrains, alliés de l'empereur, le défendaient contre Louis d'Erlach, et la montagne s'appelle encore *Stuckkopf* (colline des canons). Les Lorrains alors étaient depuis dix ans à Wildenstein, qu'ils possédaient au grand détriment de la vallée. Louis d'Erlach, commandant des troupes de Weimar, employa plus encore la ruse que la force : il y a lieu de croire qu'il s'était ménagé des intelligences dans la place. L'histoire de Wildenstein n'est pas fort ancienne : il en est question pour la première fois au commencement du 14.^e siècle, et c'est en 1322 qu'Ulric de Ferrette, en promettant de ne faire bâtir aucun château sur

les terres de Murbach, excepte formellement Wildenstein, qu'il avait conféré en fief à Pierre de Bollwiller, lequel conservera, dit-il, le droit d'y faire ce que bon lui semblera. En 1377, dans le temps de la plus grande puissance des Waldner, le château fut engagé par les seigneurs de Bollwiller à Guillaume de Waldner. Bientôt cependant les Bollwiller reçurent l'investiture, d'abord des Ferrette, puis des ducs d'Autriche. Il paraît, d'après les expressions de chartes souvent renouvelées, que ce château était alors en ruines. Dégagée de tout lien féodal par Ferdinand I.^{er}, la famille de Bollwiller fit aux abbés de Murbach une vente, contre laquelle elle essaya vainement de revenir. Le château fut réparé et mieux fortifié; mais le chapitre ne se sentant pas de force à défendre seul ce domaine contre les Suédois victorieux, il en confia le soin au maréchal Caumont de la Force, qui, dès l'année suivante, se laissa prendre à une ruse des troupes de Lorraine, alliées de l'empereur.

Les chartes font mention aussi d'un château d'Odern, vendu par les Horburg à Murbach, en 1253, avec l'advocatie de la vallée : on n'en voit plus rien.

MASVAUX.

De hautes montagnes séparent la vallée de Masvaux de celle de Saint-Amarin : toutes deux sont également belles, également pittoresques ; mais leurs approches n'ont pas les mêmes caractères, et l'intérieur de leurs détours séduit aussi par des moyens différens. Tandis que Thann jette sa flèche élégante au-devant de la vallée de Saint-Amarin, Masvaux s'enfonce et se cache dans un premier bassin, au fond d'un amphithéâtre de verdure, que l'on n'aperçoit qu'après s'être avancé le long de plusieurs tertres boisés, qui reçoivent à leur gauche la route de Rougemont, à leur droite celle de Love. Ces *tumuli* sont moins grands et plus nombreux que les éminences de Felleringen et d'Odern. L'imagination se laisserait plus facilement prendre à l'apparence ; et l'erreur qui en ferait des sépultures celtiques, serait moins grossière. Cependant cette erreur ne peut être que l'illusion du premier coup d'œil : bientôt le prolongement des éminences, leur renaissance après chaque chute, enfin leur disposition et leur dimension, avertissent la raison que la nature a jeté une vallée de collines au milieu d'une vallée de montagnes. Rien n'est comparable à ce beau site. En arrivant près de Masvaux le bassin s'élargit : on aperçoit le *Ringelstein*, roche isolée qui s'élève de la prairie sans aucune transition, et qui servait autrefois de support à un vieux château de Mason, le fondateur de l'abbaye, le neveu de S.^{te} Odile. La Doller, torrent impétueux, se précipite et s'échappe de la vallée : elle apprend dans le bel établissement de MM. Kœchlin à féconder l'industrie, que près de Mulhouse elle favorise des avantages de son cours. Sur la droite, une pelouse pendante, d'une nuance plus tendre que les sombres forêts entre lesquelles elle s'élève, se prolonge jusqu'au haut des montagnes septentrionales. Derrière la ville s'allonge la grande vallée, et tout contribue à varier ce site délicieux, où les images de la solitude et le silence des bois entourent de leur charme les scènes bruyantes de la plus active industrie. Le monastère de Masvaux fut fondé sous Thierry IV,